



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 88 (1989), p. 7-15

Jean Yoyotte

[Nécrologie.] Georges Posener (1906-1988).

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711714	<i>La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne</i>	Sylvie Ayari
9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)

GEORGES POSENER

(1906-1988)

Dans les premières années de ce siècle, le recrutement et la formation de professionnels de l'égyptologie n'avaient pas suivi en France, au moins quantitativement, le développement de cette discipline et la Première Guerre mondiale vint faire sentir ses tragiques conséquences démographiques dans le milieu des sciences d'érudition, comme dans tous les autres domaines. Enfant à la veille du conflit et traversant, gamin, les suites de la tourmente, Georges Posener allait compter parmi ceux qui assurèrent la relève et, après avoir affronté les plus tragiques circonstances de la Seconde Guerre, il allait renouveler en profondeur notre manière d'aborder et de comprendre l'histoire égyptienne et la mentalité pharaonique.

Son père, dont la famille était issue de ces marges mal-aimées de ce qu'était l'Empire russe, avait durablement élu domicile à Paris et, de même que son frère Vladimir, son aîné de vingt mois, Georges Solomonovitch y naquit, en septembre 1906, dans le VI^e arrondissement. Au terme de leur long séjour en France, les parents s'en revirent en Russie, si bien que les deux garçons, natifs du quartier parisien des Lettres et des Arts, purent faire le premier apprentissage de la parole et des idées, en bénéficiant, à Saint-Petersbourg, des apports d'une multiple culture : russe, française, européenne. En 1920, la famille dut émigrer de Leningrad, ramenant Georges dans sa ville natale où celui-ci acheva ses études secondaires au Lycée russe de Paris. Le métier d'historien qui était celui de son père n'aurait pas eu un effet immédiat sur la vocation du jeune bachelier, devenu licencié en histoire et géographie : il aurait hésité entre l'égyptologie... et la carrière de danseur mondain. Au moins le racontait-il; ainsi fut-il un des très rares savants qui ne considèrent pas les parties dansantes comme dogmatiquement incompatibles avec le sérieux scientifique. Et il reste que son charme et son détachement ironique auront été des armes de son redoutable talent pédagogique, mais sans qu'il daignât mettre ses atouts personnels au service d'une réussite mondaine qui ne l'intéressait absolument pas.

C'est en 1925-1926, donc à l'âge de dix-neuf ans, que « Pozner (Georges), né à Paris le 14 (*sic*) septembre 1906, Lituanien, boulevard Raspail, 280 » s'inscrit à la IV^e Section de l'École pratique des hautes études (Sciences historiques et philologiques). Tout en achevant

sa licence, il en suivra activement les conférences jusqu'en 1930-1931, devenu « Posener (Georges) », toujours boulevard Raspail, le petit bonheur de la philologie le différenciant graphiquement de son frère, l'écrivain. Georges Posener n'avait guère eu le temps de profiter des leçons en « philologie égyptienne » que prodiguait Henri Sottas (décédé en janvier 1927). Il évoquait souvent, néanmoins, — on comprend pourquoi — la forte impression que lui avait laissée ce paléographe et ce philologue en passe de rompre avec l'école de Maspero et Loret, Sottas qui lui fit notamment connaître les *Studies* de Gunn et les subtilités de la cursive démotique. À la fin de 1930, Gustave Lefebvre, remplaçant de Sottas et adepte de l'égyptologie berlinoise, témoignait dans son rapport d'enseignement que M. Posener, comme MM. Bayoumi et Clère, possédait « un sérieux acquis » en matière de langue égyptienne. Quatre ans à lire et analyser les textes les plus divers auprès de Raymond Weill, directeur d'études pour l'« histoire et l'archéologie » et surtout d'intenses lectures personnelles lui avaient suffi pour se donner une pratique « moderne » de l'ancien égyptien (la première édition de Gardiner, *Egyptian Grammar*, est de 1927). S'accrocher au détail des textes était déjà dans le style de l'École Pratique et dans le style de Posener. On ne s'étonnera pas d'apprendre que le brillant enseignement d'Alexandre Moret, à la V^e Section (Sciences religieuses) et au Collège de France ne soulevait guère son enthousiasme : les belles et vastes constructions passaient trop haut, trop loin des évidences documentaires et des acquis de la philologie.

Dans les mêmes temps, Georges Posener suivit fidèlement aux Hautes Études les conférences d'Isidore Lévy qui y professait l'histoire de l'Orient ancien. Ce savant (1871-1959), à la fois helléniste et sémitisant — et n'ignorant point l'égyptologie — analyste des idées et représentations religieuses, virtuose de la critique historique, jetait un pont entre plusieurs disciplines, tout en entraînant ses auditeurs à questionner perpétuellement les textes (grecs, bibliques) et à se méfier des idées reçues. Posener, de son propre aveu, profita beaucoup des exemples donnés par ce maître dont il retint les incitations positives et une curiosité durable concernant les relations entre l'Égypte et ses voisins orientaux. Il n'en marquait pas moins certaines réserves vis-à-vis de l'œuvre souvent paradoxale d'Isidore Lévy. L'hypercritique, disait en substance Georges Posener, c'est parfait et nécessaire, mais il ne faut pas en venir à « remplacer les idées reçues qu'elle démolit par des constructions ingénieuses fondées sur des têtes d'épingle ». Son art, à lui, va consister à faire quasiment abstraction du *status quaestionis*, si bien que l'on n'a guère à subir, en le lisant, de longues discussions reprenant par le menu les argumentations d'autrui, mais à porter une attention extrême aux détails, doublée d'une pareille vigilance à s'assurer de la réelle portée significative de ces derniers.

Pour situer dans l'histoire de l'égyptologie le moment où Georges Posener commença à devenir égyptologue, rappelons qu'il fut aux Hautes Études le condisciple de J.-J. Clère, Michel Malinine, Alexandre Piankoff, Georges Nagel et de MM. Mahmoud Hamza, Selim Hassan, Abbas Bayoumi, Abd el-Hadi Hamada, Moharram Kamal et Girgis Mattha.

En octobre 1931, il est nommé pensionnaire à l'IFAO et y demeura attaché jusqu'en 1939. Une de ses tâches prioritaires fut alors de terminer son mémoire de l'EPHE, commencé

peu auparavant, sur *La première domination perse en Égypte* (couronné en 1933, imprimé en 1936). Ce sobre recueil d'inscriptions concernait un domaine de l'épigraphie où il n'existait encore aucun ouvrage systématique et qui demeure encore un manuel indispensable pour qui désire apprendre à lire les textes lapidaires des périodes tardives. Cette recherche concise sur un moment de la « Basse » Époque (laquelle était peu considérée par les égyptologues de ce temps), dénotait un historien appréhendant les préalables concrets et cernant les limites de l'historiographie. La légende de Cambyse, tueur de taureau, était démentie et démontée et était esquissée une mise au point presque définitive sur l'histoire du canal du Nil à la mer Rouge.



Mounira et les chantiers, c'était l'« École du Caire » où on passe apprendre le métier. Georges Posener prit son service sur le site de Tôd, puis à Deir el-Médineh dont les ostraca lui offrirent une voie austère qui allait le mener loin. Tandis que Jaroslav Černý poussait l'édition des « non littéraires », il s'attaque aux « littéraires », textes magiques et religieux compris, et va vite en besogne en dépit de sa prudente, volontaire, déjà proverbiale et prétendue lenteur. Trois fascicules sortent entre 1934 et 1938, facsimilés de sa main, transcriptions autographiées et photographies. Cependant, pour comprendre, traduire, situer ces morceaux ramessides d'œuvres de toutes époques, le paléographe commence la prospection qui lui permettra de dénombrer et révéler un peu plus tard les richesses inconnues de la littérature égyptienne et d'en faire parler les richesses connues ou jusqu'alors ignorées. Sa maîtrise de l'hébreu est

patente, ainsi que son intérêt averti pour les relations entre Égypte et Asie. Jean Capart, ayant acquis pour le Musée du Cinquantenaire un lot de figurines d'envoûtement, c'est à Posener qu'il s'adresse pour assurer l'édition de ces artefacts d'où sort une liste des *Princes et Pays d'Asie et de Nubie* (1940).

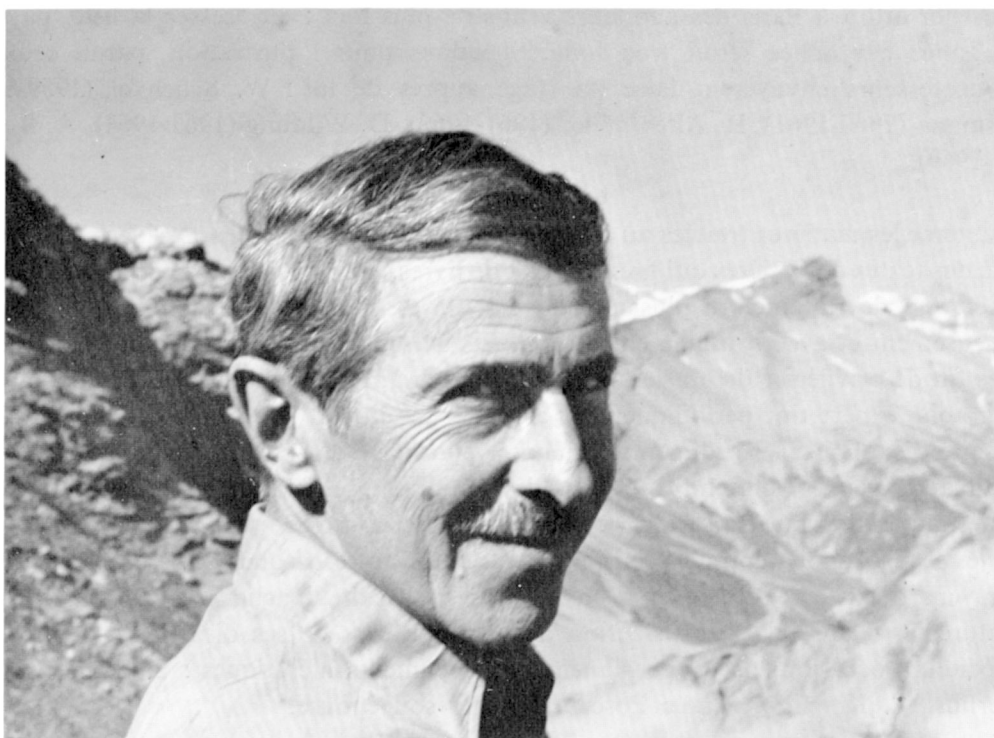
Survient la Deuxième Guerre mondiale. Officier de réserve, l'égyptologue est appelé à servir comme lieutenant au 2^e régiment d'infanterie coloniale. Il tombe prisonnier un temps, lors de la débâcle de 1940, s'évade en territoire belge et revient dans sa patrie. Dans la capitale où il était né, loin et proche des lieux où il s'était déjà avéré comme un rénovateur de l'école française d'égyptologie, cet homme qui avait su échapper à la

captivité, va devoir vivre sans domicile fixe, sous une autre identité, proscrit par les lois infâmes du national-socialisme et d'une bureaucratie « nationale » à la traîne du vainqueur. C'est là une période de son existence dont il ne parlait guère et dont bien peu de ses collègues pouvaient parler, si ce n'est, par exemple, Jacques Vandier, un de ceux qui savaient que leur ami existait encore et à deviner qu'il participait à la guerre de l'ombre. De cette ombre, Georges Posener sortit enfin dans l'été 1944, les armes à la main, l'égyptologue devenant fort temporairement un édile insurrectionnel du 18^e arrondissement dans Paris révolté. Quatre ans de rendez-vous furtifs au hasard incertain des bistrots parisiens avec des résistants oubliés ne lui interdirent pas la fréquentation des instruments et des problèmes savants d'une science qui faisait son métier. Signe d'une étonnante force d'âme et d'une forte capacité de concentration, ni le soldat de son pays, ni le proscrit menacé d'extermination n'ont oublié l'égyptologie. Un article, « La mésaventure d'un Syrien et le nom égyptien de l'ours » paraît en 1944 sur les presses de l'Institut biblique pontifical, travail d'un chercheur que la Caisse de la recherche, son employeur, était censé ne pas connaître. L'article éclaire une historiette née de l'humour égyptien et il est bien difficile de ne pas voir dans le choix du sujet, du titre et de la maison d'édition, un symbole de l'humour de Georges Posener, ce même humour qu'il manifestait avant, après et pendant sa descente aux Enfers : « J'étais chargé de distribuer les médailles de la Résistance; je suis donc le seul à ne pas en avoir reçu ».

Le maître n'était pas de ces universitaires portés à exalter dans ses propos les vertus socratiques et les valeurs de l'humanisme universel. Il se contenta de les vivre. Les crimes commis par un égarement collectif, le massacre monstrueux de toute sa parenté, n'altérèrent en rien l'estime qu'il portait à l'érudition allemande dont il s'était nourri, ni le respect personnel qu'il portait à ses collègues. Il avait trop traversé depuis l'enfance de crises de l'Histoire pour ne pas sentir combien les idéologies sommaires, le chauvinisme culturel et les rancunes aveugles vont au rebours des principes mêmes qui fondent la recherche scientifique.

Les deux frères, le futur homme de lettres et scénariste et le futur historien de la littérature égyptienne avaient vécu leurs jeunesses au milieu des livres. G. Posener avait beaucoup lu, dans le texte et en plusieurs langues, et dans toutes sortes d'ouvrages, de fiction ou d'idées, sacrés ou profanes, antiques ou modernes. Chargé d'une double ou triple culture, amateur d'essais sur les matières morales et politiques comme de romans policiers, il préféra ironiquement endosser les apparences d'un modeste spécialiste. Face à un milieu intellectuel et universitaire, parisien et provincial, se piquant de haute culture, il se voyait accorder en souriant le brevet d'un excellent technicien dans la pratique de certaines branches difficiles de l'égyptologie. Modestie devant les difficultés de la connaissance égyptologique et orgueilleuse aspiration à ne laisser que du solide, du vraiment démontré, il a poursuivi sa marche, laissant à ceux qui l'écoutaient ou le lisaient le soin de découvrir l'historien, le penseur qu'il était.

Georges Posener est élu directeur d'études pour l'histoire et l'archéologie égyptiennes à l'EPHE en 1945. Il sera élu professeur au Collège de France en 1961. Il dispensera ses enseignements jusqu'en 1977. Enseignement pratique conformément au label du premier de ces établissements. Enseignement novateur et rénovateur selon la charte ancienne du second. Enseignement qui ne fut jamais répétitif, bien sûr, fondé sur des matériaux en grande partie inédits et qui prolongeait et préparait une recherche en perpétuel progrès. Pendant plus de trente ans nous aurons pu apprendre auprès de lui à savoir travailler, découvrir des informations nouvelles dans des sources parfois fort connues, voir naître, puis concevoir nous-mêmes des « lignes de recherche » (comme il ne disait pas) et surtout



de ces « petites » idées qui entraînent vers de grands résultats. Le professeur Posener était aussi gentil et généreux qu'exigeant. L'assiduité de rigueur était intellectuellement payante. Sa causticité bénigne, dans la critique, garde-fou contre les déductions hâtives et les acrobaties faciles, était somme toute revigorante et sa manière dépouillée de présenter et de faire parler le document éveillait les imaginations raisonnables. Il faut une sorte de génie pédagogique pour susciter l'enthousiasme, éveiller la joie du chasseur, chez des chercheurs débutants, en ponctuant les séances de travail par ces mots si souvent entendus : « Tout ce qu'on peut dire en l'état actuel de la documentation... ». Ce « tout » restrictif était le noyau de bien des trouvailles irréfutables, le départ de bien des synthèses originales.

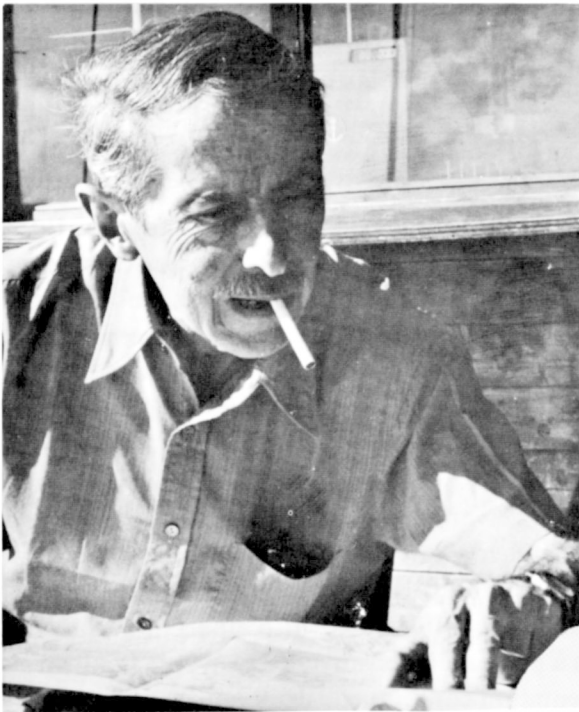
De Serge Sauneron à l'avant-dernière génération des jeunes égyptologues français — celle qui doit affronter le pire marché du travail —, nous aurons été nombreux en France à avoir été marqués par ce qui, sous les dehors d'un inlassable artisanat professionnel, constituait globalement un discours de la méthode. Nos éminents camarades des pays à francophonie qui sont venus, le temps plus ou moins long d'une bourse, compléter leurs études à Paris parleront encore longtemps de la même dette qu'ils ont à l'égard de Georges Posener et des souvenirs souriants qui leurs sont revenus en mai dernier au milieu de leur tristesse, les nombreux petits cafés pris dans deux boulangeries quasiment statutaires à l'invitation du maître : H. De Meulenaere, Ph. Derchain, A. Théodoridès, Cl. Vandersleyen, M. Vallogia, J. Quaegebeur. Le rayonnement forcément mondial de G. Posener attira à Paris des auditeurs venus de plus loin : en dresser la liste, pays par pays, année par année serait trop long. Signalons pour l'illustration, parmi ceux que leurs professeurs envoyèrent faire un stage auprès de lui : W. Schenkel (1959-1960), J. Assmann (1960-1961), H. Altenmüller (1961-1962), D. Wildung (1963-1964), A. Roccati (1968-1969).

Énumérer les matières traitées au long des conférences et des cours excéderait largement la liste des textes et matières qui firent l'objet de livres, articles, notes et notules de Georges Posener. On devrait inclure plusieurs documents et thèmes de recherche qui passèrent fructueusement et avec son aide entre les mains de ses disciples. Sa tendance aux Hautes Études fut de privilégier de plus en plus la lecture de textes hiératiques. En ce domaine, le paléographe expert tint périodiquement à se faire maître d'école quand il lui paraissait nécessaire d'expliquer les rudiments à une nouvelle vague d'aspirants égyptologues. Nul ne pouvait à ses yeux se prétendre tel sans des notions approfondies et un certain exercice de l'hiératique. Son but était qu'il y eut un nombre croissant de paléographes compétents. À un jeune Espagnol, venu un beau jour à Paris, tout à ses risques et périls, il sut fournir les moyens d'exister et de devenir sur ses traces un éditeur acharné et un passionné de littérature, et il aura eu la satisfaction de voir plusieurs de ses disciples devenir à leur tour éditeurs occasionnels ou permanents de documents hiératiques : S. Sauneron déjà, P. Vernus, Y. Koenig et Paule Posener-Kriéger son épouse.

Cours et publications se suivent depuis 1945 selon les lignes d'avant-guerre. Papyrus, tablettes, ostraca, il en découvre ou retrouve aux USA (professeur visiteur à Providence en 1953), en Union soviétique et en Égypte où Serge Sauneron le ramène en 1971, premier retour dans un pays qu'il aimait et qui savait l'aimer. Le livre *Kémyt, l'Enseignement loyaliste, l'Enseignement d'un homme à son fils*, classiques pour les scribes au temps des Ramsès, redeviennent des classiques pour les égyptologues et des héros de romans perdus réapparaissent : le général Siséné, un nouveau revenant, le pharaon Sisobek et l'héroïque et pauvre général Meryrê... En ce domaine si difficile que constitue une littérature mutilée, reconstituée pièce à pièce, ces énormes enrichissements des sources et des instruments de travail vont être prolongés par un renouvellement de la lecture des œuvres, resituée dans les vastes contextes d'une histoire globale de l'univers pharaonique.

Après 1948, G. Posener paraissait avoir totalement répudié ses premières amours, les inscriptions lapidaires du I^{er} millénaire avant J.-C. En fait, cet homme sage, sachant qu'il ne pouvait tout faire, passait la main à d'autres. Il n'en donna pas moins sa part de *Stèles du Sérapeum*, laissant à ses continuateurs des copies impeccables et des lectures pionnières, faites dans les lointaines années; sa connaissance des données et des problèmes de la Basse Époque restait telle que, jusqu'au dernier jour, les spécialistes du domaine pouvaient attendre de lui une jolie référence ou une observation décisive.

Les figurines d'envoûtement et les textes d'exécration n'ont cessé de le préoccuper et de l'occuper. De ce matériel rare, dispersé, ardu, il tirera toutes sortes de leçons définitives



sur la géographie politique de Canaan et de la Nubie, sur les magies de dissuasion et sur les manières de maudire les mauvais Égyptiens et autres Apopi. Dans une émission radiophonique à laquelle le savant austère avait bien voulu participer vers 1960, il essaya de faire passer un message dont les médiatiseurs des actualités égyptologiques feraient bien de profiter : au total, les vraies découvertes tirées du sol n'étaient pas tellement les « trésors » dont on parle tant; des choses telles que les coupes et captifs informes sur lesquels des *Ächtungstexte* étaient tracés à l'encre noire et rouge révélaient autant et plus de nouveautés importantes.

Notre maître aura été et reste un modèle difficile à imiter, par sa modestie de savant et d'auteur, par sa réserve à l'encontre de la mode et par

son dédain du « faire-valoir » personnel. Ce n'est pas qu'il méprisât la « popularisation » de la science. Il en ressentait presque douloureusement la difficulté; il connaissait trop bien les lacunes documentaires qu'aucune rhétorique ne saurait combler et se faisait scrupule à prétendre enseigner à autrui ce que lui-même n'avait pas saisi de première main et considéré en profondeur. De publier un *Dictionnaire de la civilisation égyptienne* à l'invitation de Fernand Hazan, son ancien condisciple en Sorbonne, a été une des grandes décisions de sa vie. L'originalité didactique de la formule lui plaisait et pour ceux qu'il appela à participer à ce travail de vulgarisation, ce fut l'occasion de subir en lui un censeur que son respect simultané pour la science et pour le lecteur rendait plus que jamais attentif à la moindre nuance. Des limitations du nombre de mots, inhérentes au genre, il nous apprenait à tirer plus de rigueur dans le fond et plus de sobriété dans l'expression.

Son humour fournissait le détail bref, inattendu, qui suffirait. Sous « Crocodile », citer une poésie amoureuse : « je trouve le crocodile pareil à une souris... ». Ou encore une formule pour vous dispenser d'argumenter lourdement au sujet des traditions légendaires : l'Amasis d'Hérodote « montre au moins que la monarchie nationale était belle sous les Perses ».

Lui-même affirmait souvent qu'il éprouvait des difficultés pour rédiger, qu'il s'agisse d'un article spécialisé ou d'un texte destiné à une plus large audience. Au vrai, ces difficultés venaient de son refus de courir derrière le mot qui sonne assez bien pour soutenir une thèse, de son acharnement à trouver le terme qui dirait exactement — et pas plus — ce qui pouvait être raisonnablement avancé. Les études et les œuvres de Georges Posener se situent entre 1925 et 1988, une période où les sciences historiques et philologiques ont connu les renouvellements de pensée, de méthode et de vocabulaire que l'on sait. Néanmoins, la lecture de ses travaux ne livrera pas aux futurs historiens de l'historiographie les termes d'école et les références obligées qui permettront de les dater. Est-ce à dire que cet égyptologue a poursuivi sa besogne égyptologique en vase clos ? En fait, il suivait tranquillement ce qui pouvait s'écrire sur les aires mitoyennes de l'égyptologie et dans le domaine des sciences sociales et humaines, en français et dans d'autres langues. Il en faisait son profit au prix d'une digestion sélective de ce qui pouvait éclairer ses champs d'étude, mais sa pratique du matériel égyptien lui faisait rejeter toute prothèse modélisante sur ce matériel. Celui-ci est d'ailleurs ainsi fait que le publier impose de s'interroger sur tout ce qui en a motivé la production : le religieux et le quotidien, les arts et métiers et les dynasties. Cet historien qui, ne se posant pas en novateur, aimait à signaler Jules Baillet (mort en 1924), *Le régime pharaonique dans ses rapports avec l'évolution de la morale en Égypte* (2 vol. 1912-1913), fut de sa génération, mais nul ne saura jamais ce qui dans sa contribution provient des mouvements d'idées des années 20 et 30 et ce qui découle de l'intelligence qu'il avait de tout ce qu'il faut chercher à partir de bouts de tessons. Ce maître ès-méthodes ne se prodigua jamais en longues déclarations d'intention méthodologiques, en manifestes doctrinaux proclamant un ralliement à une école. Il n'empruntait pas aux autres ni ne proposait aux autres de modèles à penser. Il s'obstina, avec un rare bonheur, à ne pas user de néologismes ni d'une instrumentation conceptuelle de pointe, tout en évitant les lourdeurs du jargon académique d'antan. Je ne me souviens pas l'avoir jamais entendu employer le vieux terme « d'heuristique » qu'on croirait pourtant avoir été inventé pour définir sa manière. Georges Posener aura introduit beaucoup de modernité dans l'égyptologie : de la sociologie de la littérature, de la psychologie du pouvoir et de la communication, de l'anthropologie religieuse, sans étiquette. *Littérature et politique sous le Moyen Empire* et *De la divinité du Pharaon* sont deux ouvrages fondateurs. À relire le premier, on se rend compte qu'aucune structure nouvelle de l'analyse littéraire n'autorise à en rejeter les conclusions incontournables. Et le second illustre comment le « détaillisme » et l'attention aux réalités quotidiennes dépasse et bouscule les schémas de l'« histoire des religions ». Le philologue et historien qui affichait volontiers son peu de goût pour les grimoires funéraires et la théologie des temples tardifs (qu'il connaissait d'ailleurs fort bien) avait presque tout lu avec un regard toujours neuf et a apporté beaucoup à la

compréhension de la religion égyptienne dans sa pratique et dans ses représentations. Le plus bref de ses écrits, le moindre de ses paragraphes sont susceptibles de livrer, sans parler d'une démonstration généralement définitive par ses nuances mêmes, une idée qui débouche sur un « grand problème ». C'est ainsi qu'il aura même contribué au perpétuel débat sur le « monothéisme égyptien ». C'est simple : *ntr* ne signifie pas « Dieu », mais « un dieu » comme *rmꜥ* veut dire « homme ». Les conceptions sur la vie et la mort, les manœuvres des clercs et les risques de la magie, l'humanité de pharaon reviennent, merveilleusement éclairés par l'égyptologue méthodique et le folkloriste érudit dans la dernière grande édition de texte, le *Papyrus Vandier*.

Georges Posener laisse un œuvre dont la densité est à la fois une facilité et une difficulté pour le lecteur. Techniquement, il n'y aura sûrement guère d'oublis ou d'erreurs à y reprendre. Mais les générations de chercheurs auront à y retrouver les fondements souvent implicites d'une méthode empiriste qui ne saurait vieillir et d'un état d'esprit, un dévouement modeste à la rigueur.

Jean YOYOTTE.